

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 7

Artikel: Quand j'étais petite fille...
Autor: Tchievretta
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La page Valaisanne

Quand j'étais petite fille...

L'éclatante *recaffée* de Cadichon mit en branle la mouche qui patinait sur la vitre, fit sursauter la *bouébette* assise devant une page de copie de l'Ancien Testament. Pas plus haute qu'une botte, je grimpais sur le tabouret, guignais par le carreau : un char à échelle attendait devant la remise qu'on lui rendit sa roue. Celle-ci, couchée sur des plots, fumait de rage sous le jet d'eau de l'arrosoir qui glaçait son cercle rougi au feu. Une seconde *recaffée*, digne des trompettes de Jéricho, ébranla l'air surchauffé.

Alors, pour ne pas troubler le *iopet* de grand'tante, je glissais à pas feutrés vers la porte ; avec une ruse de voleur, j'appuyais mon pouce sur le *péclet* et... psst, *dérupitais* en bas des escaliers. Le chien du charron dormait sur le seuil d'entrée. Avant de le *camber*, je lui confiais :

— Bouge pas Togo, je va voir pour quoi il rit Cadichon ; je te donnera mon sucre après...

Trop tard ! Cadichon, l'âne de l'Hôtel Bonivard, mon ami, en toilette des grands jours, sort de la cour des Dépendances, traînant la voiture d'enfant. Paresseuse, tout habillée de dentelles et abritée d'une ombrelle rose, une fillette se prélassait sur les coussins de velours. Intimidée, admirative, mais aussi déçue, je recule. Et me voici à deux pas de l'échoppe du cordonnier. C'est encore un vieil ami à moi que grand'tante me défend d'approcher. La fenêtre à croisillons vert-pomme est ouverte. Lui, les lèvres cousues, les découd au fur et à mesure qu'il en sort les clous pour les planter dans une semelle posée sur un « pied ». Mon re-

gard curieux suit le manège de la main et mon imagination vagabonde : La semelle, c'est une place aux allées ombragées d'arbres qu'on voit de très haut.

— Qu'est-ce que tu veux Clairette, articulent les lèvres libérées... voir mes petits chalets ?

Interdite au son de la voix qui détruit ma vision, je demeure là, confuse, muette, car brusquement la défense me revient en mémoire et m'assomme, tel un coup de marteau.

— Tu ne veux pas voir mes chalets aujourd'hui ?

— Que voui... mais grand'tante a défendu...

— A défendu quoi ?

— ... de venir vers toi.

— Et pourquoi ?

— Mais parce que tu as des puces.

— Hein ? c'est elle qui t'a dit ça, la *tzaravoute* ? grommelle-t-il ?... N'aie pas peur, ce n'est pas vrai. Pour lui apprendre à tenir sa langue au chaud, je vais te les montrer, moi, mes petits chalets !

Le voilà hors de l'atelier. De ses bras robustes, il me soulève et m'assied à *cakelicou* sur ses épaules. En quelques enjambées, il me conduit au pays du rêve : C'est un immense précipice, à mes yeux d'enfant, rocher troué, *carbossé*, où voisinent les becs, vires et failles. Vers la gauche, la fumée des cheminées de la maison qui s'y adosse, la peint d'une teinte sinistre. Tout en haut, la dentelle d'arbres de la crête menace de culbuter et choir du ciel profond. Ça fait un peu peur et j'entrelace mes doigts, comme pour une prière, sur le front chauve de mon

centaure protecteur qui, je le sens bien, n'a pas de puces.

— Oh ! les voilà, m'écriais-je débordante d'enthousiasme, en découvrant dans les encoches grises de la pierre, deux chalets de bois, miniatures qu'a confectionnés mon ami. Les nombreuses fenêtres ont des vitres en papier de chocolat où brille le soleil ; les fleurs rouges qui garnissent les galeries sont si petites que mes doigts menus ne pourraient pas les cueillir ; mais surtout, mon centaure ne gronde pas sa cavalière qui ouvre, puis ferme le couvercle de la cheminée. Enfin, mes yeux émerveillés s'attardent sur de petits cailloux collés avec du *pedzon* sur les *tavillons* qui, sans cette précaution, s'envoleraient sûrement au vent qui soulève les vagues. Il y a tant et tant de choses à voir que le temps passe trop vite. A la cliente qui attend patiemment devant la boutique, le cordonnier crie :

— Je viens ; juste le temps de descendre Clairette de l'échelle.

Devant moi, l'échelle, seul chemin praticable entre les deux chalets, semble monter et, ma parole, je m'y sens descendre sans avoir besoin de bouger les pieds.

Adieu beau rêve ! Ma main dans celle de l'ami, j'arrive à l'échoppe d'où il me congédie :

— A présent, va mon petiou et dis à ta grand'tante que si elle a besoin de *pedze de gnaf* pour coller une *leinvoua de serpein*, j'en ai à revendre.

Tant bien que mal, je fis la commission à grand'tante qui se brouilla avec mon ami. C'est ainsi qu'à tout jamais la bouébette fut séparée du Centaure enchanteur, mais garda dans un coin de son cœur de cinq ans, le souvenir vivant de deux ravissants chalets de rêve.

Tchievretta.

VARIÉTÉ

Le meilleur signe

Dès que mars est né au calendrier, les optimistes cherchent dans toutes les circonstances une occasion d'annoncer le printemps.

Celui-ci a vu une hirondelle, cet autre a cueilli une primevère, un troisième a observé les bourgeons. Tandis que les amateurs de sports d'hiver, les marchands de combustibles et les gens au caractère mal fait hochent la tête d'un air dubitatif.

L'autre jour, à 4 heures, à l'heure où les classes se vident pour envahir les rues et les jardins publics, j'ai entendu un gosse proclamer le printemps en ces termes : « Tu me prêtes deux nius ? »

Car les nius ont besoin, pour rouler, d'un terrain sec. Ils ne s'accommodent ni de la boue ni du gel. Au repos, les nius sont logés dans les poches de pantalons. Ils ne seraient pas en sécurité dans une poche de manteau et il leur conviendrait mal de voisiner avec des gants, des mitaines, des moufles ou un cache-nez. Les nius parlent de printemps comme les hirondelles, les primevères et les bourgeons. Les rebuses peuvent décourager les oiseaux et faire geler les plantes : les nius restent, sûrs de trouver toujours un terrain sec. Se moquant des fourrures qu'on s'empresse toujours de rentrer, des calorifères qu'on laisse éteindre trop tôt et des fenêtres doubles qu'on a le tort d'enlever, les retours offensifs de l'hiver donnent raison aux pessimistes et réjouissent les marchands de combustibles. Mais plus rien ne forcera les gosses à remiser leurs nius pour des jours meilleurs.

Le printemps est là puisque les premiers nius ont fait leur apparition.

M. Matter.